

Qu'entendent-ils vraiment ?

quand nous leur parlons

Dans notre recherche pour comprendre la signification du langage des personnes souffrant de troubles de l'attachement, **les connaissances théoriques** de l'attachement et de la construction psychique d'un enfant **sont très éclairantes** quand nous les confrontons à toutes nos observations quotidiennes et à toutes les questions que nous posent les paroles de nos enfants

Pour nos enfants, la parole se réduit encore souvent à un moyen sensoriel comme un autre. Souvent, même adultes, ils n'en sont qu'à la découverte du sens premier des mots dans le passage du monde des sens au monde des signes, le passage de la sensation brute à son symbole, le langage. (*) Tout cela est déjà très complexe pour eux. Et comme beaucoup d'entre eux ne peuvent suivre qu'un « objet » à la fois, qu'une idée à la fois, la perception à la fois d'un objet, une sensation, une réalité concrète et son signe, le mot, est une aventure très compliquée. Quand nous nous souvenons que le langage humain est bourré d'expressions symboliques, qui ne correspondent plus à la réalité stricte des mots, nous comprenons que la confusion pour des enfants souffrant de troubles de l'attachement devient indescriptible.

« Nous irons chez Mamy dans quinze jours », ne voudra pas nécessairement dire pour celui qui présente des troubles de l'attachement que nous irons dans deux semaines – ça c'est 14 jours - mais dans deux semaines plus un jour. Et si 15 jours plus tard, cela tombe un lundi (et non le dimanche qui nous semblait évident), nous nous étonnerons d'apprendre qu'il a prévenu son institutrice qu'il ne viendrait pas ce lundi-là parce qu'il irait chez sa grand-mère.

Pour eux, nous leur mentons en permanence. C'est ainsi qu'ils nous perçoivent parce qu'ils peuvent difficilement décoder les expressions symboliques qui fourmillent dans le langage courant.

Je pense à cette petite fille, venue de Haïti et dont le frère adoptif, rentrant de l'école s'écrie : « Je meurs de faim ». La petite s'est mise à hurler de peur. Cette petite phrase, banale pour nous, qui signifie simplement qu'on est en appétit et qu'on sera heureux de s'asseoir devant une assiette bien garnie, avait pour elle une réalité terrifiante, de menace de mort réelle. Elle ne pouvait pas deviner que nous utilisons habituellement ces mots terrifiants pour parler d'une perspective agréable, le prochain repas assuré. Comment aurait-elle pu le comprendre ?

Dans cet exemple, l'enfant avait vécu le sens premier des mots. Elle avait vraiment vu des gens mourir de faim. Elle ne pouvait pas envisager un sens symbolique sans danger à cette phrase.

Les enfants souffrant de troubles de l'attachement n'ont souvent pas besoin d'avoir vécu le sens premier des mots pour ne pas avoir accès au symbolique. Leur développement s'est tout simplement arrêté pour beaucoup à l'entrée de cette phase symbolique. Et le « tu n'as même pas 14 ans » qu'un parent dira au jeune adolescent qui rentre à minuit d'on ne sait où sans prévenir, ne signifiera pas pour lui qu'il est beaucoup trop jeune mais que dès le jour de ses 14 ans, il aura le droit de le faire. Quand à 14 ans et un jour, vous lui direz à son retour, pour mettre les choses bien au point : « Je t'avais dit que tu es trop jeune pour sortir le soir sans permission et sans dire où tu vas », il vous répondra furieux : « Tu m' avais dit « tu n'as même pas 14 ans ». Maintenant je les ai. Qu'est-ce qu'il te faut encore ? ».

Dans son langage, dans sa compréhension des signes et des mots, nous sommes bien les agresseurs qui changeons tout le temps d'avis, sur qui donc il ne peut pas compter pour adapter son comportement. Rapidement, il considérera que c'est nous qui avons des troubles du comportement et il s'accommodera le mieux qu'il peut des « troubles de comportement » de ses parents.

Il est resté bloqué à l' âge, très jeune, d'accès au symbolique, entre 18 mois et deux ans souvent. Que s'est-il passé à cet âge ? Ou que s'est-il passé avant, qui a empêché la construction des bases préalables à cette acquisition de la part symbolique des mots, des phrases ?

Un adolescent de 16 ans disait, sans rire, à ses parents qui se demandaient vers quelle école ils pourraient encore le diriger : « Mais enfin, où est le problème ? Je **sors** des meilleures écoles de la ville ! » Il était sorti de nombreuses écoles en effet. Il avait été renvoyé de partout pour son comportement. Il avait entendu cette phrase, que ses parents n'utilisaient pourtant pas, « sortir des meilleures écoles » et pour lui, sortir c'était bien sortir, passer par la porte et rien d'autre.

Ce n'était en rien avoir obtenu un certificat ou un diplôme quelconque. La symbolique de la phrase lui échappait totalement. Il en avait seulement retenu la conclusion : sortir des meilleures écoles, cela ouvre beaucoup de portes.

Voilà : où était donc le problème ? Ses parents exagéraient. Comme toujours.

Dans cet exemple aussi, la répétition d'une phrase sensée, entendue ailleurs, ne s'accordait pas à son sens véritable. Il s'agissait d'un adolescent intelligent. Cela arrive très souvent dans les troubles de l'attachement. C'est ce qui rend leur compréhension si difficile et si perturbante pour nous.

Dans la même perception des mots « **je cherche** » ne veut pas dire « **je trouve** » et « tu dois chercher du travail » ne veut pas dire « tu dois en trouver un ». Ne vous étonnez donc pas que les jeunes adultes en **stage d'attente** ne cherchent pas de travail (et encore moins n'en trouvent). Ils sont en **stage d'attente**, donc ils attendent.

Cela semble idiot ? Eh bien non. C'est vraiment cela qu'il faut comprendre. C'est idiot pour nous mais pas pour eux. Pourtant, ils ne sont pas du tout idiots. Ils attrapent les mots comme de tout petits enfants qui les découvrent. Ils jouent avec dans tous les sens mais le langage n'a pas le même sens pour eux que pour nous. Et avec un gros effort pour nous être agréables, ils peuvent nous « **prévenir** » 15 jours plus tard qu'ils ne sont pas rentrés.

L'accès au temps souvent ne s'est pas fait non plus. Le passé, le présent, le futur se confondent. Tout s'embrouille dans leur tête et nous qui voulons établir des normes cohérentes, nous les torturons.

Quand ils étaient plus petits, nous les sortions du lit, nous les prenions par la main pour aller à l'école, nous leur donnions leurs repas, le bain aux heures précises. Parfois nous avons cru qu'ils commençaient à intégrer le temps et ses rythmes de vie. Mais dès que nous leur avons lâché la main, à l'âge normal, tout s'est déstructuré. Les psy nous ont dit : c'est l'adolescence. Nous nous sommes parfois forcés à y croire.

C'était pourtant simplement qu'ils n'avaient rien intégré du temps et de ses rythmes de vie, du passé, du présent et de l'avenir et dès qu'ils ont été trop grands pour qu'on leur tienne fermement la main, il ont été rendus à cette confusion, normale pour un tout petit, qu'ils n'avaient, eux, jamais quittée.

L'**avenir** se trouve **confondu au présent**. Les mots sont seulement des mots qui ne recouvrent pas nécessairement une réalité. Et quand vous acceptez à sa demande d'aller le week-end suivant voir un film qu'il souhaite voir, le jour arrivé, il vous regarde étonné et inquiet : « C'est quoi cette idée d'aller au cinéma absolument aujourd'hui ? » Et il vous rejette violemment vous et « **vos** exigences » alors que vous accédez simplement à son désir.

Accomplir dans un présent, maintenant, ce qui a été projeté dans un autre temps, passé, est pour lui terrifiant. Cette définition du passé « j'avais décidé que... », du présent « j'accomplis maintenant ce que j'avais décidé dans le passé », cette continuité dans le temps qu'il ne comprend pas et qu'il sent menaçante va l'amener souvent à un geste violent. Claquer la porte et disparaître pour un adolescent, jeter des objets par terre pour un plus petit. Vous l'agressez, vous le terrorisez en reliant le passé au présent, la décision passée à sa réalisation présente et il s'en défend.

Comme c'est difficile à comprendre si on ne vit pas quotidiennement avec un de ces enfants. Comme c'est difficile aussi de trouver comment entrer en relation réelle avec eux. C'est là que des thérapeutes bien formés et compréhensifs devraient nous tendre la main, pour nous aider à entrer dans cette relation qui semble impossible et trouver les mots, les gestes pour structurer ce psychisme disloqué.

Pour nos enfants **la réalité se déplace** dans les faits et aussi dans les mots. Ce tout nouveau pull que vous ne lui avez pas acheté, il se défend de l'avoir volé. Vous voulez le reprendre pour le rendre au magasin. Il s'insurge, hurle, devient violent. Il ne l'a pas volé, il est à lui. Comment peut-il être à lui ? Vous vous étonnez. Il vous jure l'avoir acheté. D'ailleurs il a le ticket. C'est impossible, c'est un pull de marque, trop cher pour sa tirelire. Eh bien non, il n'a pas volé le pull, il l'a bien acheté. C'est l'argent pour l'acheter qu'il a volé (probablement à vous d'ailleurs) et quand vous reprenez le pull, c'est vous, à ses yeux qui devenez aussi un voleur.

J'entends bien des pères, des mères et combien d'intervenants dire : mais enfin ça n'a pas de sens ! Avec ces quelques propositions, regardez bien vos enfants. Bientôt, vous ajouterez vous-mêmes les exemples.

Ça n'a pas de sens **pour nous** et nous n'avons pas non plus de sens **pour eux**.

Pour eux, la réalité se déplace et souvent aussi le centre de la phrase, ce qui la détermine devient secondaire par rapport à un complément. Il n'y a pas pour eux de hiérarchie dans les mots d'une phrase. La hiérarchie des personnes ou des objets n'existe pour eux pas davantage. On rappelle assez souvent que les enfants souffrant de troubles de l'attachement suivent facilement des inconnus ou leur manifestent autant d'émotions positives qu'à leur mère, sans distinction. Il en va de même du langage.

Un exemple : un enfant arrive déjeuner le matin au moment où sa mère met sur sa planche à tartine une tranche de pain qu'elle vient de griller. Elle la reprend, la lui tend « tiens, puisque tu es prêt, prends-là, elle est toute chaude ». Il la remercie en souriant et puis, un moment d'arrêt, la fureur le prend : « si tu me la donnes c'est parce qu'elle refroidit. » Il la lance à travers la cuisine fait le tour de la table jusqu'à la tranche de pain, marche dessus et quitte la place.

Interloquée par ce geste qu'elle ne comprend pas, la mère raconte l'incident devant l'enfant à la rencontre suivante avec le psy. Elle dit : « il tourne autour de la table et marche de tout son poids sur la tranche de pain avant de partir ». L'enfant s'insurge violemment : « elle ment, je n'ai jamais fait ça ! ».

Un moment de discussion entre le psy, la mère et l'enfant qui n'en démord pas : sa mère ment. Au bout d'un temps assez long, il finit par expliquer au psy qu'il n'a jamais marché dessus « de tout son poids ». Evidemment, le psy comme la mère croyaient qu'il n'ait avoir jeté la tartine et marché dessus. Le « mensonge » de la mère tenait à une interprétation différente de la force du geste, pas de sa réalité.

Pour eux aussi souvent **dire, c'est faire**. On en revient au symbole. Le fait et sa représentation par les mots sont confondus. Et quand ils vous assurent avec force que leurs devoirs sont faits, devant un cartable même pas ouvert ou qu'ils ont rangé leur chambre à fond au milieu de cette même chambre dans un fourbi indescriptible, ils y croient. Les affronter sur le réel devient pour eux une agression de plus parce qu'ils s'y perdent.

Un « nous allons vérifier tes devoirs ensemble » a un peu plus de chance de nous faire entrer dans la relation, qui permettra peut-être un jour de lier les mots à la réalité qu'ils représentent.

C'est une réflexion, un début de réflexion, empirique je l'accorde. Empirique mais avec une base réelle de faits régulièrement observés ou rapportés par des parents. C'est un second pas d'entrée dans le langage de nos enfants. Comprendre que leur langage « intelligent » et qui semble bien structuré correspond à leurs ruptures, à tout ce qu'ils n'ont pas intégré d'essentiel à la vie et aux relations et porte donc un sens radicalement différent du langage courant est un pas important.

Si on ajoute - un aspect qui n'a pas été abordé ici - qu'ils disent souvent ce que leur interlocuteur s'apprête à entendre, parce qu'ils « sentent » leurs interlocuteur bien plus que d'autres, on comprendra que les professionnels de l'enfance qui reçoivent la « parole de l'enfant » comme **La** vérité se trompent régulièrement, au moins autant que nous, et initient souvent eux-mêmes les enfants à donner une image incohérente ou maltraitante de leurs parents.

Il faut retourner à la découverte et à la structure du langage, quand il se construit chez le tout petit enfant, retourner aux bases qui permettent l'élaboration de ce langage, l'attachement et tous ses corollaires : le temps, l'espace, le réel, les symboles, le moi et l'autre et bien d'autres concepts de base. C'est là que nous reconnaissons nos enfants, même très grands. C'est là que nous commençons tout doucement à les comprendre dans toute leur complexité. Et c'est aussi là qu'un geste thérapeutique devrait se poser. C'est par ce chemin que nous pourrions par une relation mieux accordée, favoriser leur sécurité interne. Et plus tôt nous le comprendrions dans la toute petite enfance des enfants qui ont vécu une rupture ou des bouleversements, plus de chance ceux-ci auront de trouver leur sécurité interne et leur place dans le langage et la relation.

Bernadette Nicolas



(*) voir "Journal d'un bébé" de Daniel Stern éd. Odile Jacob 2004